

A photograph of a narrow street in a European town during winter. The buildings are multi-story and painted in warm colors like yellow, orange, and red. The street is covered in snow, and there are people walking with umbrellas. String lights are strung across the street, and a street lamp is visible on the right. The sky is overcast.

Valerio Varesi / Traduit de l'italien
par Florence Rigollet

La Stratégie du lézard

Aguillo

*« Non ha più bisogno né di Dio né di un partito.
O forse ne avrebbe bisogno, ma non sa più trovarli. »*

*« Ils n'ont plus besoin de Dieu, ni d'un parti.
Ou s'ils en ont besoin, ils ne savent plus où les trouver. »*



La Stratégie du lézard

Financé par l'Union européenne.
Les points de vue et avis exprimés n'engagent toutefois que leur(s)
auteur(s) et ne reflètent pas nécessairement ceux de l'Union européenne
ou de l'Agence exécutive européenne pour l'éducation et la culture
(EACEA). Ni l'Union européenne ni l'EACEA ne sauraient en
être tenues pour responsables.



**Cofinancé par
l'Union européenne**

*

Cet ouvrage a été traduit avec la contribution du Centre du livre
et de la lecture du ministère italien de la Culture.



**CENTRO
PER IL LIBRO
E LA LETTURA**

*

Ouvrage publié sous le titre original de
*IL COMMISSARIO SONERI
E LA STRATEGIA DELLA LUCERTOLA*

© 2014 Sperling & Kupfer S.p.A. sous la marque Frassinelli
© 2018 Mondadori Libri S.p.A.
Publié par Mondadori Libri sous la marque Sperling & Kupfer
en accord avec Grandi e Associati

© Agullo Éditions, 2024 pour la traduction française
www.agullo-editions.com

Conception de la couverture : Cyril Favory
Image de couverture : Vlad Sokolovsky/Shutterstock

Valerio Varesi

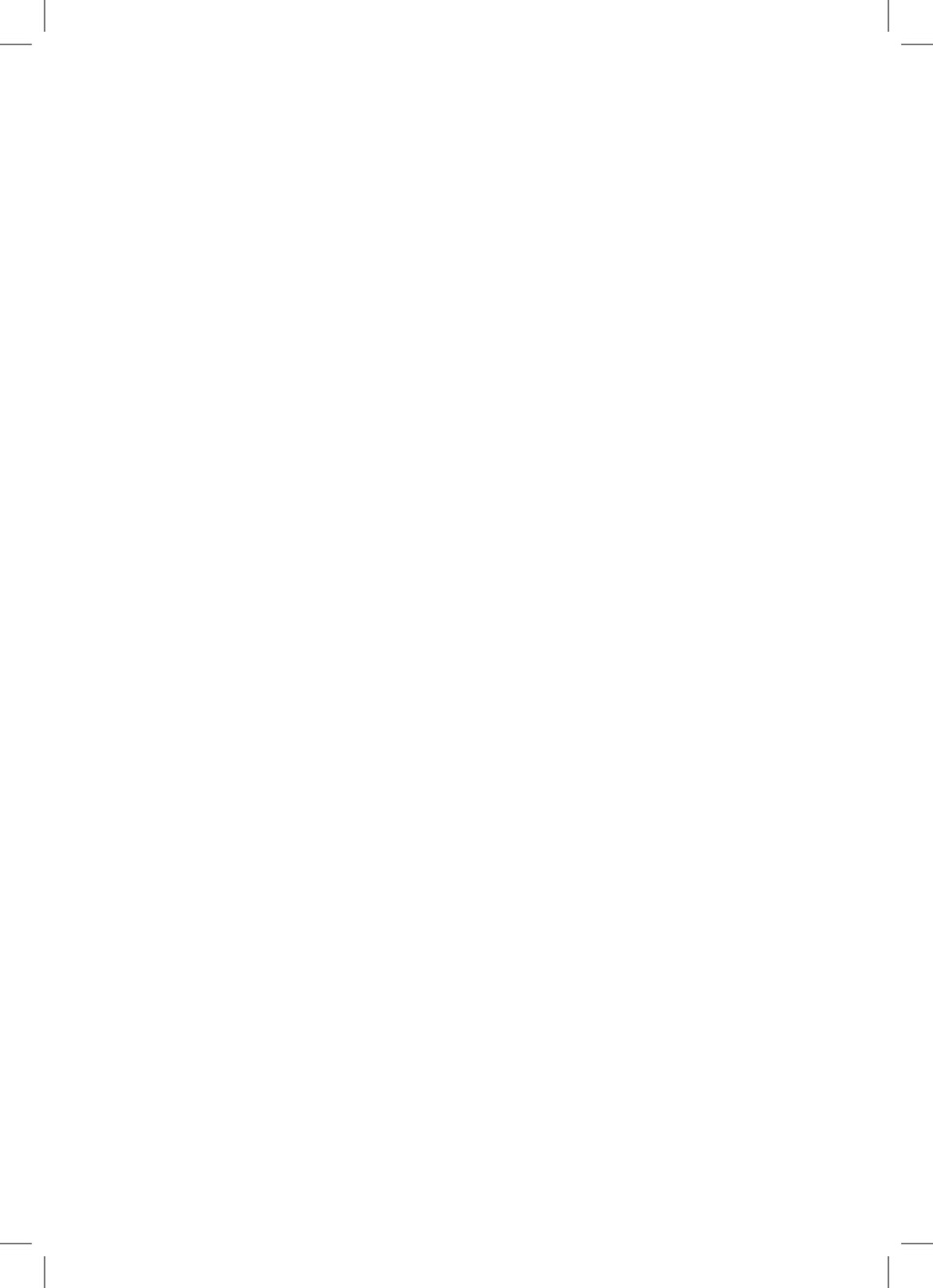
La Stratégie du lézard

Traduit de l'italien par
Florence Rigollet

Agullo



Ce roman est une œuvre de fiction.
Les noms, personnages, lieux et événements
sont le fruit de l'imagination de l'auteur, ou cités
pour les besoins de l'histoire. Toute ressemblance
avec des personnes, des faits ou des localités existant
ou ayant existé est purement fortuite.



CHAPITRE 1

— Juvara, si tu lisais qu'un morceau de coton tombé du quatrième étage avait blessé quelqu'un, ou bien qu'à cause d'une plume, un type serait entre la vie et la mort, ou carrément séché par une crotte de pigeon ?

— Excusez-moi, qu'est-ce que vous dites ? sourit l'inspecteur.

— Tu n'as pas remarqué toutes les infos bizarres qu'on lit dans les journaux, en ce moment ?

Juvara observa Soneri avec perplexité jusqu'à ce que ce dernier ne vienne étaler le quotidien sur son bureau en tapotant du doigt le titre à cinq colonnes : *Une semaine à la neige pour Giancarlo Corbellini*. Et, en dessous : *Sur la Paganella avec les jeunes de la paroisse de la Navetta*.

L'inspecteur lança un regard interrogateur.

— Tu vois ? ça ne t'étonne même pas. Tu es anesthésié.

— Mais, commissaire... bredouilla Juvara, soudain embarrassé.

— Tu réalises où cette ville en est arrivée ? Tu crois que c'est le moment pour le maire d'aller aux sports d'hiver ? Et en plus, il l'annonce publiquement ! Remarque, si tout le monde réagit comme toi... J'espère que des gens s'indigneront !

— Je ne vois pas en quoi c'est choquant, dit l'inspecteur avec un léger haussement d'épaules.

— Mais oui... laissons tomber.

— *Dottore*, excusez-moi de vous le dire, mais, quelquefois, je vous trouve un petit peu moraliste, répondit Juvara en ricanant, désormais habitué aux coups de colère imprévisibles du commissaire.

— Si seulement cette ville pouvait l'être encore un peu ! Elle pue tellement le pourri que si jamais tu te bouches le nez, on te prend pour un puritain, se plaignit-il. (Puis, aussitôt préoccupé, il ajouta :) Tu les vois, tous ces pauvres hères qui passent chez nous ? J'en viens parfois à me demander si c'est juste de les mettre en taule. Tu les punis de quoi ? D'aller braquer des banques alors que les banquiers nous braquent quotidiennement ? Comment tu expliques que les premiers finissent en taule et pas les seconds ?

— Commissaire, ce n'est pas à nous de tenir ce genre de discours, coupa court Juvara. Et puis ce serait trop long à expliquer...

— On dit ça quand on veut laisser tomber, bougonna Soneri.

Puis il se leva d'un bond et sortit du bureau.

Il marcha au pas de charge le long de la via Repubblica au milieu de la foule et en pleine heure de pointe. On eût dit que la ville devait être évacuée, et que des soldats en déroute la parcouraient frénétiquement sans se soucier de ce qui les entourait. Il avait suffi de quelques centimètres de neige pour que la folie gagne tous les parents : les mères harnachées comme des alpinistes au secours de leurs enfants, et les papas, emmitoufflés à bord de ridicules 4 × 4 surdimensionnés, grimpés sur les trottoirs ou stationnés sur des plates-bandes pourvu d'être au plus près des marches de l'école. Presse et télévisions s'étaient à ce point acharnées sur les prévisions météo qu'elles

avaient provoqué une vague d'hystérie. *Quelle comédie!* s'irrita Soneri à part soi. Lui se souvenait de son enfance dans le quartier Montanara, des chutes de neige autrement abondantes et des batailles qui s'ensuivaient, de la luge sur les rares talus, du chemin vers l'école en quête d'une poudreuse intacte, du crissement sous la semelle, de sa curiosité de retrouver ses traces en revenant chez lui. Dans quel monde vivait-on si l'un des phénomènes les plus naturels de l'hiver devenait un obstacle insurmontable ?

Angela lui avait plusieurs fois reproché ses humeurs. Elle lui disait qu'il n'avait pas le sens du temps. Dans ces cas-là, il rétorquait que ça n'était pas lui l'inadapté, plutôt le monde qui allait de plus en plus mal, gâché et déprimant, insupportablement indifférent. Il retrouva un peu de calme dans le silence du piazzale dei Servi et s'arrêta pour contempler un sapin chargé de neige. D'un coup, face à cet arbre, il effaça la rue, la foule, la ville entière, comme si lui aussi était au sommet de la Paganella. Ce fut à cet instant que le maire lui revint en tête.

Il n'avait jamais su que Corbellini skiait. Tellement tiré à quatre épingles, avec ses brushings impeccables et ses complets aux sobres coloris anglais, il donnait toujours l'air de marcher sur des œufs comme s'il traversait une bande de verglas. Il ne ressemblait pas du tout à un sportif. Et puis avec les jeunes de la Navetta, ce quartier de périphérie jadis peuplé de pauvres gens relogés dans des baraquements, accueillant à présent des cités HLM occupées par les immigrés, avec leurs balcons décorés de linge coloré à sécher. Curieuse journée, en vérité : la neige et le chaos, cette fausse agitation, Corbellini sur un tire-fesse, et tout le reste.

Angela l'avait appelé comme il admirait le sapin et laissait ses pensées papillonner dans l'atmosphère festive de ce baptême hivernal.

— Commissaire, il faut que tu fasses gaffe aux faux pas, la ville est devenue glissante, annonça-t-elle.

— Tu t'es pris une gamelle ?

— Tu rigoles ? Je patinais sur le verglas, quand j'étais petite.

— Quand tu étais petite...

— Tu sous-entends que je ne suis pas bien conservée ?

— Non, que les gens perdent la mémoire. On dirait que cette ville n'a jamais vu la neige. Tu sais quoi ? poursuivait Soneri en sentant remonter son irritation, je voudrais qu'il en tombe un mètre pour emmerder tous ces couillons.

— Je n'ai pas perdu la mémoire, moi, tint à préciser Angela. Et j'ai toujours aimé la neige, surtout quand elle recouvre tout : le monde est tellement gris !

— Maître, si un jour on s'engueule, on aura au moins quelque chose à quoi se raccrocher.

— Ou sur quoi glisser...

— En attendant, c'est le maire qui se prend des gamelles.

— Et de maîtresse manière ! Tu as vu la brochette d'adjoints qui viennent de se faire pincer ? Tous des fidèles du maire.

— Je te parle de vraies gamelles : il est au ski dans le Trentin.

— C'est marrant. Je le voyais plus à l'aise aux premières du *Regio* ou dans des instituts de beauté.

Soneri ne répliqua pas. L'ironie d'Angela était le meilleur des solvants pour dissoudre sa mauvaise humeur.

— Décidément, il s'en passe de belles, aujourd'hui, reprit-elle peu après.

— Je me suis dit la même chose que toi, mais comme plus rien ne m'étonne, et que je ne comprends plus le monde...

— Allez! Tu es encore dans une de tes crises de rejet : attends que ça passe, l'exhorta Angela. Écoute plutôt ce que j'ai à te dire : tu te souviens de ma consœur Adelaide? Une femme d'un certain âge, une des premières avocates de Parme?

Le commissaire émit un grognement d'assentiment.

— Elle m'a téléphoné ce matin parce qu'elle entend des musiquettes et des sonneries pendant la nuit.

— Et alors? Avec tous les gadgets qu'on se trimballe dans les poches, ça n'a rien d'extraordinaire.

— Non. Son appartement est à côté de la digue, dans le quartier Montebello, les musiques viennent de là.

— Les toxicos squattent souvent sur les berges.

— Adelaide n'est pas une abrutie, dit Angela en haussant un petit peu la voix. Si elle m'en a parlé, c'est qu'elle trouve la chose insolite.

— Et elle n'entend rien d'autre? Elle est allée voir?

— Mais non! Elle a peur. Elle vit toute seule dans son appartement. Et son immeuble est à courives, à ce niveau-là de la digue, tout est à découvert.

— Tout le monde a peur, aujourd'hui, commenta Soneri. Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse?

— Passe au moins la voir. C'est une femme pleine de qualités qui mérite un peu d'attention. Tu sais, elle est de la vieille école... un peu comme toi, termina Angela un brin taquine.

— Tu n'as pas de collègues plus jeunes à consoler?

— Des tas, mais je doute qu'elles aient envie de t'avoir dans les pattes, persifla-t-elle. Écoute, fais comme tu veux, sinon, j'irai moi-même.

Le trafic automobile s'était calmé à l'heure du déjeuner, et un rayon de soleil éclairait la cité candide. Soneri marcha jusqu'aux quais de la Parma et longea l'avenue parallèle au torrent où le regard embrassait le vaste profil irrégulier de l'autre rive, ce vieux quartier autrefois populaire, avec ses maisons mitoyennes alignées comme des écolières. La grève était recouverte de neige, et l'eau figée ressemblait à une plaque de fonte. Au-delà du parapet s'entrouvrait la minuscule jungle de peupliers et de saules qui accompagnait le courant jusqu'au cœur de la ville, et dont la bulle de chaleur protégeait confortablement une faune sauvage urbanisée. Il rejoignit le pont Dattaro en face duquel se trouvait le quartier Montebello dominé par l'horrible cube miroitant de La Poste. Alors, presque en remontant le courant vers les bosses des Apennins, il mit seulement quelques minutes à se retrouver face au portail d'Adelaide. Il se souvenait du lieu pour y être déjà venu avec Angela. Le quartier, en revanche, lui rappelait le scandale immobilier des années soixante-dix qui avait impliqué de nombreux fonctionnaires de la ville, toutes tendances confondues. Parme avait alors perdu sa virginité, et ce dévergondage lui avait servi d'alibi pour s'offrir à n'importe qui.

— Comment vas-tu, Adelaide ?

Elle haussa les épaules.

— Comme un jambon qui s'affine.

— Tu seras plus appétissante, sourit Soneri.

Elle le tança du regard :

— Ne te moque pas de moi. Si tu savais comme mon travail me manque ! La retraite fait plus de victimes que les épidémies, n'empêche qu'on l'attend avec impatience.

— Parle-moi de ces musiquettes.

— Tu vas dire que je deviens gâteuse, ou que je lève le coude... Je ne voulais même pas le dire à Angela, mais j'ai fini par me convaincre qu'il valait mieux passer pour une ivrogne en m'inquiétant pour rien que de négliger quelque chose. D'autant qu'à mon âge, je me fiche complètement de ce qu'on pense de moi.

— Tu les entends la nuit ?

— Oui, j'ai l'impression que ça vient de derrière la digue. Parfois des refrains de chansons, parfois de la musique classique. Ou alors de simples sonneries, comme celles de nos vieux téléphones, ou des sonneries électroniques.

— Depuis quand tu les entends ?

— Trois jours. La première fois, je n'y ai pas vraiment pris garde, mais la deuxième, je me suis dit que ce n'était pas quelqu'un dans les buissons. Il ne pouvait pas non plus rester des heures sous la digue, avec ce froid.

— Cette nuit aussi, tu les as entendues ?

— À la même heure. À intervalles réguliers. Et chaque fois, plusieurs heures.

Ils se regardèrent sans mot dire, suspendus à ce petit mystère. Dans le même temps, au-delà de la digue, l'obscurité naissante se frayait un chemin dans le lit du torrent. Soneri se pencha et vit un front de brouillard remonter la Parma en direction des collines. L'eau suspendue avançait à contre-courant de celle qui descendait entre les rives, l'une en quête des monts, et l'autre de la mer. C'était parce qu'il était rebelle aux habitudes qu'il aimait le brouillard.

D'un coup, l'horizon disparut, et le croassement des corneilles qui s'enfuyaient pour s'abriter au milieu des habitations se détacha dans la grisaille.

— Ici, on est vraiment à la frontière entre la ville et la campagne, constata le commissaire. On ne voit pas la limite, mais les espaces sont bien distincts. J'aime bien cette ambiguïté.

— Oui, l'impression de ne pas être en ville alors qu'on est tout près du centre. Le *duomo* et la *piazza Garibaldi* sont à peine à un kilomètre, indiqua Adelaide.

— D'après toi, elles viennent d'où, ces sonneries ? questionna-t-il.

— D'après moi, d'un portable. Il en existe où tu peux attribuer une sonnerie différente selon la personne qui t'appelle.

— Tu en as identifié combien ?

— Au moins quatre. Peut-être plus. Je me suis surtout demandé : si ce portable sonne dans les buissons, est-ce que le propriétaire est à côté et ne peut plus répondre ?

— Depuis trois jours, on sentirait l'odeur. De toute façon, on ne peut rien faire avant demain, le brouillard a tiré le rideau, acheva-t-il en observant la brume monter vers les collines comme si elle roulait sur la brise.

Il passa en quelques minutes des maisons silencieuses qui surplombaient la digue aux résidences des riches du viale Solferino, puis rejoignit le centre par la barrière Farini. Adelaide avait raison, les distances étaient courtes, et le changement de paysage ressemblait à un saut dans le temps. Il se faufila dans le jardin botanique pour retrouver les sensations qu'il venait de quitter, mais le vacarme du trafic et les cris des enfants qui rentraient de l'école brisèrent l'enchantement de la petite jungle. Tandis que

s'envolait l'idée d'une nouvelle évasion, son téléphone sonna.

— *Dottore*, je vous dérange ? attaquait Juvara.

Soneri détestait ces préambules hypocrites, mais coupa court :

— Dis-moi.

— La clinique Villa Clelia a perdu un patient, ils nous ont demandé de l'aide.

— Comment ça, perdu ? Ce n'est pas un bouton !

— Pourtant... ils ne le trouvent pas.

— Tu vois ce que je te disais sur les infos bizarres qui circulent en ce moment ?

— C'est un vieux avec des problèmes de démence : il a dû sortir de sa chambre, et il a disparu, expliqua l'inspecteur.

— On a envoyé des patrouilles ?

— Oui, ils ont regardé dans la cour, dans le parc et dans les parages. Les gardiens de nuit s'y sont mis aussi, mais rien.

— Il a de la famille ? C'est qui, ce vieux ?

— Je vous lis sa fiche ?

— Putain, fais comme tu veux, s'impatienta Soneri. Tu es obligé de lire une fiche pour me dire si un individu est petit ou grand ou gros ou maigre ?

— Alfio Romagnoli, poursuit Juvara sans se démonter, quatre-vingt-trois ans, taille moyenne, petite corpulence, hospitalisé pour une gastro-entérite et atteint de démence sénile. Pas de famille proche.

— Il a des problèmes pour marcher ? Boiteux ? Arthritique ? Estropié ?

— Ce n'est pas indiqué.

Soneri raccrocha et prit la direction de la clinique en laissant derrière lui le monument du Petitot et le stade

Tardini. L'accès à la maison de santé donnait sur le viale Partigiani d'Italia en direction de San Lazzaro. Il songea qu'une clinique de ce genre, remplie de vieux mourants écartés des structures publiques, convenait bien à ce quartier qui, autrefois, abritait les pestiférés.

Une fois à l'intérieur, il monta l'escalier en rasant les services où survivait dans la pénombre une humanité inconsciente et résignée dans un silence parfois brisé par des cris isolés s'échappant de ses cauchemars.

Le directeur s'appelait Malusardi, un type grand et costaud, très sûr de lui. Soneri le suivit dans son bureau où l'attendaient une doctoresse et un autre médecin, ce dernier responsable du service de gériatrie.

— On ne s'explique pas ce qui s'est passé, ni où il a fini, attaqua le directeur.

— Quand vous êtes-vous aperçus de sa disparition ? questionna le commissaire.

— À 6 heures, quand les infirmières passent pour les soins du matin.

— Combien de personnes sont de garde, la nuit ?

— Deux, plus un médecin, qui doit aussi s'occuper du service de médecine générale, de l'autre côté de l'escalier.

— Les patients qui partagent la chambre du disparu n'ont rien vu ?

Malusardi haussa les épaules.

— Ils dormaient. Cela dit, même s'ils n'avaient pas dormi...

— Vous me faites voir le service ?

Les trois médecins initièrent un mouvement, et la femme, qui n'avait pas ouvert la bouche, les précéda le long du couloir où la chaleur et les relents médicamenteux empêchaient de respirer. Depuis l'obscurité des chambres surgissait une litanie de gémissements, d'imprécations et

de soupirs, interrompus de temps à autre par de brefs ronflements d'assouplissements soudains : un chœur qui ressemblait au rôle d'un gros animal blessé. Il y avait en tout dix chambres sur un côté du hall, et à chacune de ses extrémités s'ouvraient deux portes. L'une donnait sur les escaliers, l'autre sur l'issue de secours.

— Cette sortie est surveillée ? interrogea le commissaire en l'indiquant du doigt.

— Si quelqu'un l'ouvre, une alarme se déclenche, et des lumières clignotent dans tout le service.

— Il est peut-être parti avec des proches venus lui rendre visite, en déduisit Soneri.

Les trois ne bronchèrent pas, sentant les ennuis approcher.

— Ou quelqu'un l'a emmené en le faisant passer pour un autre... Dans tous les cas, reste maintenant à retrouver le vieux, reprit le commissaire dont la résolution eut l'air de rassurer Malusardi.

Des auxiliaires de vie à moitié somnolentes et mues par la curiosité, ainsi que deux vieilles femmes qui devaient assister des proches, apparurent sur le seuil des chambres.

— Ces femmes restent ici toute la nuit ? interrogea encore le commissaire.

— Pas toutes... répondit le directeur de manière évasive. Et si elles restent, elles ont tendance à s'endormir.

Soneri percevait une certaine réticence.

— Vous étiez là au moment de la disparition ? demanda-t-il cette fois au responsable du service.

Le médecin était sur le point de répondre, mais Malusardi le devança :

— Non, le docteur Camelotta était de repos, c'était le docteur Magni.

— Qu'a-t-il fait quand il s'en est aperçu ?

— Le docteur Magni terminait son service, intervint encore le directeur, mais il a activé les procédures : prévenir le responsable, la direction sanitaire, les forces de l'ordre, le service de sécurité interne et le personnel paramédical.

Le commissaire émit un grognement. Il trouvait paradoxal qu'un vieillard atteint de démence soit parvenu à s'échapper au nez et à la barbe de ces blouses blanches toujours promptes à vanter le professionnalisme de la santé privée.

— S'il n'est pas sous un lit, pas la peine de chercher ici, abrégéa Soneri légèrement agacé.

Il regagna le rez-de-chaussée et sortit de la clinique. Le vent était cinglant, et il dut s'arrêter juste à côté du stade afin de téléphoner. Il composa le numéro de Pasquariello, le commandant du 17.

— Tu me racontes quoi sur la disparition du vieux ?

— On l'a cherché dans les parages et on s'est renseigné auprès des commerçants, mais personne ne l'a vu. Je trouve ça vraiment bizarre.

— Vous n'avez pas cherché à l'intérieur de la clinique ?

— Seulement dans le parc, avec les agents de sécurité. La direction nous a retenus dehors : pour elle, il n'était pas à l'intérieur.

— C'est ce qui paraît le plus évident, admit Soneri.

— Pourtant, si c'était le cas, on aurait dû le retrouver, reprit Pasquariello. Un vieux qui perd la boule en pyjama, tu veux qu'il aille où ?

— En pyjama ?

— Les infirmières nous ont assuré que toutes ses fringues étaient dans son armoire, et ses chaussures aussi.

Le commissaire sentait la colère le gagner. L'affaire avait l'air simplissime, et en même temps, inextricable. Il se sentit ridicule.

Le commandant tenta de lui offrir une hypothèse consolatrice :

— Pour moi, s'il reste introuvable, il n'y a qu'une seule explication : on a voulu le faire disparaître, hasarda-t-il.

— Tu penses à un enlèvement ?

— Il en faut peu pour convaincre une personne sénile : tu dis que tu vas le ramener chez lui, tu l'habilles avec un paletot, et tu le fais passer pour un proche. D'après mes gars, la clinique est un vrai moulin. Cela dit, mon hypothèse ne tient pas complètement la route : le vieux n'avait pas de famille, et pas de biens non plus. Pauvre comme Job. Ou alors... ajouta Pasquariello en laissant sa phrase en suspens.

— Ou alors ?

— La solution est sous nos yeux, et personne ne la voit. À force de chercher à comprendre, on néglige les voies les plus simples.

Soneri répondit seulement « Tu as raison » avec une voix de somnambule et raccrocha. Une idée l'avait traversé, tel un pressant besoin. Il retourna à la clinique. À cette heure du dîner, la ville s'était calmée, et la neige durcie par le gel avait amidonné les rues et les trottoirs. La cour de la Villa Clelia, couverte d'un verglas brillant, étincelait sous les lampadaires, aussi lustrée et accueillante que l'entrée d'un chalet. Il monta rapidement les escaliers et fit irruption dans le service de gériatrie.

Deux infirmières avec un chariot de médicaments le dévisagèrent et tentèrent de l'arrêter :

— Hey ! Ce n'est pas l'heure des visites !

Le commissaire ne les écouta pas et continua tout droit en entendant derrière lui les pas pressés de l'une d'entre elles, et sa voix stridente s'écrier : « Où allez-vous ? »

Il arriva devant l'issue de secours cependant que la femme continuait de le héler, baissa la poignée et poussa. Il resta quelques secondes avec la porte entrouverte sur la coursive glacée, puis se tourna vers l'infirmière et lui lança un regard triomphal et accusateur. La femme s'était figée et resta interdite. L'air froid fouetta le visage du commissaire, l'invitant à poursuivre dans la pénombre de l'escalier où les lumières de service paraissaient hors d'usage. Il se sentait comme un limier en train de flairer un faisan. Alors, il détourna son regard de la femme et s'engagea dans l'escalier. Il attendit un peu que ses yeux s'habituent à l'obscurité, puis chercha son portable pour s'éclairer. Il descendit un étage, nota le rai de lumière sous la porte du service du dessous et s'engagea sur une nouvelle volée de marches. L'écran de son portable s'éteignit sans prévenir, et il faillit tomber. Quand il le ralluma, il l'aperçut. Il paraissait tellement bien installé qu'il donnait l'impression de s'être abandonné au froid pour y mourir sans bruit. Assis sur la troisième marche au-dessus du palier, les pieds posés sur ce dernier, il avait le buste étendu sur le reste de la volée, la tête sereinement inclinée comme sur un oreiller. Il n'avait sur lui que son pyjama, de ces modèles une pièce, serré aux poignets et aux chevilles. Soneri eut envie de le toucher, mais il se ravisa, craignant presque de le réveiller. Cette fois, son téléphone lui servit à téléphoner et à tirer le vieux Romagnoli de sa clandestinité involontaire.

— J'ai du boulot pour toi Villa Clelia, annonça le commissaire à Nanetti, le chef de la Scientifique.

L'autre répondit la bouche pleine :

— Tu m'as pris pour un infirmier ?

— Malheureusement pour toi, ton boulot m'autorise à te casser les couilles à n'importe quelle heure.

— Si encore je l'avais choisi ! bougonna Nanetti.

— Allez, avoue que tu adores ça ! L'aura du mec sur les écrans de télé dans sa combinaison d'astronaute...

— Va te faire foutre, commissaire ! Si je me mets en combi, c'est uniquement pour me faire passer pour un médecin et ausculter les jeunes patientes.

— Tu tombes mal : on est au service gériatrie.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Un mort dans l'escalier de secours ; ils l'ont oublié au frigo.

— T'as abusé du gutturnio ?

— J'aimerais bien ! Non, le type est resté toute la nuit dans les escaliers de secours, et il est mort de froid. Ou d'autre chose. C'est pour ça que je t'appelle.

— Tu as toujours le chic pour arriver au bon moment : en pleine *pasta e fagioli*¹...

— Désolé d'interrompre ton heureux tête-à-tête...

Après avoir raccroché, Soneri s'assit sur les marches à côté du vieux et le regarda dormir.

1 Pâtes aux haricots, agrémentées, selon la région, de tomate et de lard, ou de moules. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)